

LES VIGNERONS DANS LA SOCIÉTÉ RURALE DE SÉVILLE À LA FIN DU MOYEN ÂGE

Mercedes BORRERO

Mercedes BORRERO
Université de Séville

Notre but dans ce travail est de tracer le profil d'un groupe humain fondamental dans le monde rural du Bas Moyen Âge, les vigneron. L'importance croissante de la consommation et de la commercialisation des produits viticoles – axées surtout sur les grandes agglomérations qui surgissent en Occident – fait jouer aux hommes qui se trouvaient à la base de l'obtention de tels produits un rôle décisif dans le milieu rural de l'Europe de l'époque. Nous essaierons de cerner la figure du vigneron d'une vaste zone de l'Andalousie occidentale : celle qui se trouvait sous la juridiction de Séville. Nous présenterons, dans une analyse serrée, les lignes fondamentales qui définissent ce groupe humain, aussi bien en ce qui concerne sa proportion numérique dans la zone, qu'en ce qui concerne ses caractéristiques économiques, sa position sociale et, évidemment, ses rapports avec les autres groupes socio-économiques du même espace rural. Pour terminer, une brève description des conditions matérielles où vit ce vigneron nous permettra de l'entrevoir dans son milieu familial.

1 - C'est le cas de Manzanilla, qui atteint, vers la fin du XV^e siècle, un pourcentage de vigneron de l'ordre de 92,5 % de sa population. BORRERO (M.), *El mundo rural sevillano en el siglo XV. Aljarafe y Ribera*. Séville 1983, p. 218.

2 - SALGADO (Francisco), *Utrera a fines de la Edad Media a través de sus Actas Capitulares (1492-1504)* (inédit), VILLALONGA (José Luis), *Organización y coyuntura económica en Utrera en los comienzos del siglo XVI* (inédit).

3 - FRANCO (Alfonso), *El concejo de Alcaldía de Guadaira a fines de la Edad Media*. Séville 1974, p. 99.

4 - Tous nos renseignements sur Cortegana proviennent du recensement de 1486. Archives Municipales de Séville (A.M.S.), section 16, n° 516.

Mais avant de commencer cette analyse, il faut savoir de qui nous parlons. En fait, pour traiter du vigneron andalou du Bas Moyen Âge, il faut commencer par définir le terme « vigneron », car, dans cette zone et à cette époque, ceux qui étaient en rapport direct avec la culture de la vigne ne recevaient aucune dénomination spécifique. Dans une première approche, on peut considérer comme étant vigneron celui qui cultive la vigne, mais cette définition est si générale qu'elle a besoin d'être précisée. Doit-on considérer comme vignerons uniquement ceux qui ne s'occupent que de la culture et de la production de la vigne ? Peut-on assigner la même dénomination aux propriétaires fonciers dont la richesse économique est fondée principalement – mais non exclusivement – sur cette production agricole ? Vaudrait-il mieux la réserver aux paysans spécialisés qui effectuent les travaux requis par le cycle de la plante ? Nous sommes convaincue que la meilleure définition de ce groupe humain doit partir d'une analyse de la structure et du partage des terres à vigne. Cette analyse nous fait découvrir toutefois une typologie de la propriété viticole qui change suivant les lieux et les temps et qui transforme parallèlement le profil du viticulteur. C'est pourquoi nous adopterons en principe une définition très générale, entendant par « vigneron » le paysan qui possède – et généralement travaille – un champ de vignes. L'examen progressif de la relation entre l'homme et sa terre nous permettra de préciser davantage.

On connaît assez bien le nombre de viticulteurs du monde rural de Séville. Le grand nombre de recensements fiscaux du XV^e siècle conservés nous permet non seulement une approche démographique de cette zone rurale, mais aussi, grâce aux dénombrements de biens privés contenus dans certains

d'entre eux, le calcul du nombre de paysans propriétaires de vignes. Il faut remarquer cependant qu'étant donnée l'extension considérable de la région qui nous occupe, il existe forcément des différences internes, aussi bien économiques qu'humaines, entre les diverses zones qui la composent (fondamentalement trois : la Campiña, à l'est, la Sierra, au nord, et l'Aljarafe, à l'ouest). Dans notre exposé, nous tiendrons toujours compte de ces différences intra-régionales.

L'économie de l'Aljarafe, zone très peuplée, est fondée sur l'exploitation de l'olivier, ce qui n'empêche pas que 60 à 70 % de sa population possède des vignes. Il s'agit là d'un pourcentage élevé qui peut monter à plus de 80 % dans certaines villes déjà engagées dans la voie de la spécialisation viticole¹. Par contre, dans la zone céréalière par excellence, la Campiña, la présence de propriétaires de vignes est bien moins importante, environ 40 ou 50 % de la population². Il n'y a là que quelques villages – les plus proches de Séville – où cette proportion augmente jusqu'à 60 %³.

En ce qui concerne la Sierra, la situation est un peu plus difficile à cerner. D'une part, on ne dispose pas, pour la plupart des villes, de recensements nous renseignant sur les biens de leurs habitants, ce qui nous empêche de donner des moyennes fiables sur l'ensemble de la zone ; de l'autre, il s'agit d'un vaste pays composé de contrées très différentes au point de vue géomorphologique, ce qui rend difficile une caractérisation humaine ou économique globalisante. Malgré tout, deux cas récemment analysés pourront nous servir d'exemple. À Cortegana, village situé du côté occidental de la Sierra, 84,7 % des paysans possèdent quelque lopin de vigne⁴. Pour sa part, Cazalla de la Sierra, dans la partie orientale, présente, dans

les dernières années du XV^e siècle, un pourcentage de propriétaires de vignes qui dépasse 70 % de sa population⁵.

Toutes ces données nous révèlent un premier fait important : vers la fin du Moyen Âge, la plupart des paysans de la juridiction de Séville possèdent des vignes. Quelle que soit la zone économique et quelle que soit la culture prédominante, il y a toujours un pourcentage *très élevé* de vigneron. C'est là une constatation qui nous conduit vers un nouvel aspect de notre sujet : puisque le nombre élevé de vigneron présents dans les diverses zones rurales de Séville n'entraîne pas la prédominance économique de la viticulture, force est de se demander ce que cachent les hauts pourcentages que nous avons signalés. Nous passerons donc à l'étude de la part qui revient réellement à ces vigneron dans la distribution générale de la propriété de la terre, c'est-à-dire à l'étude de leur profil en tant que propriétaires. C'est justement cette analyse de la structure de la propriété viti-vinicole qui va nous permettre une approche décisive du groupe humain ici considéré.

On sait que, dans l'Andalousie occidentale des XIV^e et XV^e siècles, les terres consacrées à la culture de la vigne sont en général morcelées en petites parcelles, parfois extrêmement réduites, travaillées par les paysans de façon directe et familiale. Sans trop nous attarder sur ce sujet, qui n'est pas l'objet de cette étude, nous relèverons toutefois que cette structure de la propriété viticole, et par conséquent la situation socio-économique des vigneron qui en dérive, n'est que le résultat d'un long processus de repeuplement commencé à la fin du XIII^e siècle et continué tout au long du XIV^e siècle. Certes, parallèlement à ce processus, la grande propriété s'est elle aussi développée de plus en plus, mais

rarement aux dépens de la petite propriété vigneronne. En fait, au XV^e siècle, les forces économiques dominantes, c'est-à-dire les propriétaires des grands domaines consacrés à la culture de l'olivier et/ou des céréales, ont maintenu, et même encouragé, pour des raisons diverses, la présence dans la région de la petite propriété viti-vinicole.

Le cas de l'Aljarafe, la zone la mieux étudiée jusqu'ici, est à cet égard hautement significatif. L'extension totale du vignoble appartenant à ses habitants n'y dépasse pas 1 900 hectares, soit 0,6 % d'un territoire couvert principalement d'oliviers et de céréales. Cela donne des parcelles de vigne qui ne dépassent pas en moyenne 1,5 aranzada⁶ par propriétaire. Comme nous l'avons montré ailleurs, cette moyenne masque des réalités différentes, mais elle révèle, en tout cas, l'inexistence d'un groupe de moyens propriétaires, dans la mesure où les viticulteurs possédant trois ou quatre aranzadas de vignoble étaient très peu nombreux⁷.

Dans la zone de la Campiña, où, comme nous l'avons dit, la présence des vigneron est moins importante, leur caractérisation en tant que propriétaires n'est pourtant pas très différente. La moyenne de la propriété viticole y est de 1,5 à 2 aranzadas, un peu plus haute que dans le cas précédent, mais pas assez pour provoquer une variation du schéma général. En fait, le groupe de propriétaires disposant de quatre aranzadas, ou plus, dépasse rarement 10 % de l'ensemble des propriétaires de chaque ville.

Dans la zone de la Sierra, enfin, la réalité est un peu différente. Les deux villes étudiées à fond jusqu'à présent nous offrent deux cas de figure divergents en ce qui concerne la situation des viticulteurs. Dans le cas de Cortegana, qui présente l'un des pourcentages de

5 - Il faudrait augmenter ce chiffre si l'on tenait compte du fait que le recensement qui nous sert de référence inclut un nombre important d'habitants qui, exempts pour diverses raisons de l'obligation de payer des impôts, ne font pas la déclaration de leurs biens, parmi lesquels il devait y avoir des vignes. Voici un fait significatif : parmi les 561 feux dont les biens figurent de façon détaillée dans le recensement, seuls 53 ne possèdent pas de vignes. A.M.S., appendice section 16, recensement de Cazalla de la Sierra de 1482.

6 - Une « aranzada », unité de mesure pour l'olivier et la vigne, équivaut à un peu moins d'un demi-hectare. L'unité de mesure pour les terres céréalières est la « fanega » (un peu plus de 0,6 hectare).

7 - BORRERO (M.), « Le vignoble d'Andalousie au Bas Moyen Âge », *Le vigneron, la viticulture et la vinification en Europe occidentale, au Moyen Âge et à l'époque moderne*. Flaran, 11 (1989), p. 120-146.

8 - Bien que la base fiscale puisse subir quelques variations suivant les années et les villes, voici quelques chiffres qui peuvent aider à comprendre la signification de ces niveaux économiques. À la fin du XV^e siècle, l'aranzada de vigne est imposée à 2 000 maravédís environ, la même étendue d'oliveraie à quelque 4 500 maravédís, la fanega de terre céréalière (cf. note 6) à quelque 500 maravédís, et l'animal agricole par excellence, le bœuf, à 1 600 maravédís.

9 - BORRERO (M.), *El mundo rural...*, op. cit., p. 346. Nos données pour la Campiña correspondent aux villes d'Alcalá de Guadaira, FRANCO (Alonso), *El concejo...* op. cit., p. 94 et d'Utrera, SALGADO (Francisco), *Utrera...*, op. cit.

vignerons les plus élevés de la zone rurale de Séville – 84,7 % de sa population – l'extension moyenne de la propriété est très petite : 0,8 aranzada par propriétaire ; seul un quart des vigneronns possèdent une aranzada ou plus. Face à cette prédominance de la petite propriété, la zone orientale de la Sierra présente, en revanche, le cas inverse, exceptionnel également dans l'ensemble de la région rurale de Séville : à Cazalla de la Sierra, la propriété viticole moyenne atteint le chiffre surprenant de quatre aranzadas. Si l'on y ajoute que 70 % des vigneronns de la zone possèdent plus de trois aranzadas et – ce qui est encore plus intéressant – qu'il existe un groupe important de propriétaires de plus de dix aranzadas – 10 % environ de ceux qui possèdent des vignes –, on est en droit de parler de l'existence à Cazalla d'un groupe important de moyens propriétaires, auquel nous reviendrons ci-dessous pour le caractériser au point de vue économique et social.

En nous fondant sur toutes ces données, nous pouvons affirmer, d'une part, que le paysan viticulteur constitue la figure dominante dans toutes les zones économiques de l'aire rurale de Séville et, de l'autre, que sa relation avec la propriété présente des caractéristiques structurelles très similaires d'une zone à l'autre : il possède en moyenne, sauf cas exceptionnels, une à deux aranzadas, ce qui situe sa production viticole à un niveau d'exploitation familiale.

Une démarche supplémentaire pour caractériser cet important groupe paysan consistera à établir sa position socio-économique dans l'ensemble de la société. En général, nos vigneronns ont la condition de « pecheros », c'est-à-dire ils n'ont pas de privilèges : ils doivent payer les impôts royaux et locaux et apporter leur contribution personnelle et économique aux campagnes guerrières. Ils constituent

donc, de par leur nombre, le groupe essentiel de contribuables qui font fonctionner la société et ses institutions. Cette identité juridique et fiscale n'en fait pourtant pas un groupe humain homogène. En réalité, leur insertion dans la société est fonction de leurs revenus, selon lesquels ils relèvent de trois catégories différentes : « mayores », « medianos » et « menores » (majeurs, médians, mineurs).

De prime abord, il est plutôt étonnant que ces paysans propriétaires de vignes puissent être présents indifféremment dans n'importe laquelle des catégories économiques existant dans une communauté rurale, exception faite, évidemment, du groupe des « pauvres ». Ils appartiennent aussi bien aux groupes économiques les plus bas – niveau fiscal inférieur à 5 000 maravédís – qu'aux groupes qui, avec un niveau fiscal supérieur à 100 000 maravédís, constituent le sommet de la hiérarchie sociale paysanne⁸.

Voici les trois groupes principaux de viticulteurs du point de vue socio-économique :

A. Le groupe le mieux placé dans la société locale – plus de 50 000 maravédís d'évaluation fiscale – est composé de tous ceux qui, outre une parcelle de vigne, possèdent des terres céréalières ou des oliveraies – suivant les zones –, ou un nombre relativement important de têtes de bétail. Dans les zones de l'Aljarafe et de la Campiña, ils représentent 7 à 8 % du total des propriétaires de vignes⁹ ; par contre, dans les contrées économiquement déprimées de la Sierra (cas de Cortegana), leur nombre n'atteint même pas le chiffre de 2 %.

B. Un deuxième groupe, que l'on pourrait considérer comme médian, est formé par des viticulteurs possédant, comme les précédents, un patrimoine varié – parcelles de diverses cultures, bétail, etc. – mais moins important. Avec

une base imposable allant de 20 000 à 50 000 maravédis, ce groupe comprend, aussi bien dans l'Aljarafe que dans la Campiña, environ 8 ou 9 % des viticulteurs. Dans la Sierra, en revanche, et avec l'exception dont nous nous occuperons ci-dessous, ce groupe n'est constitué que de 2 % des viticulteurs.

C. Finalement, au niveau le plus bas de l'échelle socio-économique, se trouve la majorité des viticulteurs, c'est-à-dire, ceux qui ne possèdent, hormis leur vignoble, qu'un nombre restreint de têtes de bétail (boeufs ou ânes). Cet ensemble, comprenant 80 ou 85 % des propriétaires de vignes, se situe donc très près du seuil de pauvreté, leur patrimoine agraire n'étant pas suffisant pour assurer leur subsistance. Il est à noter, à cet égard, le cas spécial de Cortegana ; dépourvue d'un groupe médian significatif, 95 % de ses viticulteurs relèvent de ce niveau économique.

Ces données confirment ce que nous disions ci-dessus : il n'existe pas, dans l'aire rurale de Séville, un prototype unique de vigneron relevant d'un groupe socio-économique précis. Quels que soient les revenus totaux d'un propriétaire de vigne, l'étendue de son vignoble est toujours à peu près la même ; partout, la culture de la vigne se fait en régime de petite propriété, indépendamment du niveau économique du paysan propriétaire. Cela veut dire que la position économique plus ou moins aisée d'un viticulteur dépend, la plupart du temps, de la possession d'autres biens (bétail, céréales ou oliviers) ; autrement dit, son niveau économique n'est pas fonction de la quantité de terres viti-vinicoles dont il dispose. C'est ce qui empêche l'existence de vigneron autonomes, de propriétaires pouvant tirer de leur vignoble assez de ressources pour subvenir aux besoins de leur famille. Cette constatation ne doit pas faire

oublier pour autant un fait important : ces petites propriétés jouaient un rôle social fondamental, dans la mesure où elles constituaient des cultures d'appoint dans l'économie familiale de la plupart des paysans¹⁰.

Il y a une exception à cette réalité économique : le cas de Cazalla de la Sierra. On savait, par des renseignements indirects, que cette zone était un centre important de production vinicole. L'étude de la dîme ecclésiastique révélait que la partie orientale de la Sierra était la circonscription qui apportait le plus grand volume de production¹¹. Nous avons trouvé par ailleurs, dans une description de l'aire rurale de Séville datant de la seconde moitié du XVI^e siècle, la confirmation que cette partie orientale avait le plus grand nombre de vignes – et les meilleures – de toute la région¹². Un recensement de Cazalla de 1486, retrouvé récemment, nous permet à présent, non seulement de ratifier cette appréciation générale, mais de tracer la figure d'un type de viticulteur différent de celui du reste du territoire.

Comme nous l'avons dit, dans cette zone la moyenne de terre par propriétaire est beaucoup plus élevée qu'ailleurs : environ cinq aranzadas, presque le triple de la moyenne du reste de la région. De plus, dans le cas de cette ville, et contrairement à ce que nous avons vu jusqu'ici, il y a bien une relation directe et progressive entre le niveau économique du paysan et la quantité de vignes qu'il possède. Le tableau n° 1 illustre ce fait.

Ajoutons encore que si comme nous l'avons dit, le vignoble, par sa structure, n'est pas la cause déterminante du niveau économique des paysans, la situation est tout à fait différente à Cazalla. Le fait que nous n'y avons pas relevé la présence d'autres cultures suffisamment importantes pour peser significati-

10 - BORRERO (M.),
« Le vignoble
d'Andalousie... », art.
cit., p. 114-146.

11 - Cf. la carte de la
production vinicole de
l'aire rurale de Séville
publiée par M.A.
Ladero dans « Dos
cosechas de viñedo
sevillano, 1491-94 »,
Archivo Hispalense
193, 1980.

12 - MAL LARA (Juan
de), *Recibimientos que
hizo la muy noble y
muy leal ciudad de
Sevilla a la C.R.M. del
rey D. Felipe N.S. Con
una breve descripción
de la Ciudad y su
tierra*. Édition et étude
de Manuel Bernal
Rodríguez. Séville
1992, p. 164.

13 - Signalons pour preuve que le recensement ne fait pas mention de l'existence de terres à céréales, et que les cinq oliveraies déclarées sont imposées si faiblement qu'aucune d'elles ne devait dépasser deux aranzadas.

14 - BORRERO (M.), « Le vignoble d'Andalousie... », art. cit., p. 131-134.

Tableau n° 1
Niveaux économiques des propriétaires de vignes à Cazalla de la Sierra

Niveau économique	Nombre de propriétaires	Moyenne aranzadas /propriétaire
jusqu'à 5 000	133 (26,18 %)	1,45
5.001 - 20 000	250 (49,21 %)	3,85
20.001 - 50 000	101 (19,88 %)	8,38
plus de 50 000	24 (4,73 %)	16,14

vement dans la constitution des patrimoines paysans¹³ nous oblige à penser que c'est le vignoble – avec le bétail, les ruches et/ou les châtaigneraies – qui constitue la base du patrimoine de ses habitants. Voilà (tableau n° 2) quelques chiffres révélateurs à cet égard.

Comme on le voit, le vignoble joue un rôle décisif dans l'économie de ces paysans ; non seulement dans le groupe économique le plus faible – ce qui est également le cas pour le reste du territoire –, mais également dans les groupes intermédiaires et dans le groupe le plus haut, pour lesquels la vigne représente 50 % de leur patrimoine familial.

Cette situation modifie-t-elle la distribution générale de la richesse ? Pas profondément. Il reste toutefois que cette forte implantation de la vigne explique, sans doute, le fait que le groupe des « medianos » soit ici plus nombreux qu'ailleurs (17 % de la population face à 12 % dans le reste du territoire). Et, en tout cas, une chose est certaine : à Cazalla, comme notre tableau le reflète, 20 % des viticulteurs se situent dans le groupe

économique intermédiaire, alors que, dans le reste du territoire, ce groupe ne comprend que 8 ou 10 % des viticulteurs.

Dans nos analyses précédentes, nous n'avons pas tenu compte des habitants de la grande ville, de Séville. On sait pourtant qu'il y en avait qui possédaient des vignobles, culture d'autant plus attirante pour eux qu'ils jouissaient de certains privilèges pour en écouler les produits sur le marché urbain. Mais, comme nous l'avons montré ailleurs¹⁴, le type de propriété viticole appartenant aux habitants de Séville ne diffère pas du type de propriété appartenant aux paysans de l'aire rurale. Nous signalons toutefois l'apparition, à la fin de notre période d'étude, de certaines propriétés viti-vinicoles de type moyen détenues par des Sévillans. Il est intéressant de remarquer, à cet égard, que le recensement de Cazalla présente un ensemble de 35 habitants de Séville ayant des biens dans les limites de la ville. Généralement, la valeur assignée à leurs proprié-

Tableau n° 2
Valeur des vignes dans l'ensemble du patrimoine des paysans

Niveau économique	Nombre propr.	Valeur des biens	Valeur des vignes
1er niveau	133	441 900	385 200 (87,16 %)
2e niveau	250	2 768 990	1 926 500 (69,57 %)
3e niveau	101	3 127 370	1 693 000 (54,13 %)
4e niveau	24	1 696 100	774 500 (45,66 %)

tés est très élevée – plus de 100 000 maravedis. Étant donné qu'il n'y a pas dans cette zone d'autres cultures importantes, il est loisible de penser qu'il s'agissait là de moyens ou même de grands propriétaires de vignes ; de fait, les habitants de Cazalla qui présentent cette même base fiscale possèdent une moyenne de seize aranzadas, certains d'entre eux atteignant même le chiffre de 20 ou 30 aranzadas¹⁵.

Tout de même, ce genre de viticulteur, habitant de la grande ville et moyen propriétaire – de dix à vingt aranzadas –, est peu représenté dans la zone – du moins au XV^e siècle – ; sa présence ne change donc pas la structure générale que nous avons décrite ci-dessus.

Nous déduisons de tout ce que nous avons exposé jusqu'ici que ce n'est que pour certaines zones bien précises du monde rural de Séville qu'on peut parler de viticulteurs au sens plein du point de vue économique, c'est-à-dire de paysans possédant assez de vignes pour pouvoir exclusivement en vivre ou pour se situer par là dans le groupe socio-économique le plus élevé. Comme nous l'avons dit, pour qu'un vigneron rejoigne les niveaux supérieurs ou intermédiaires de la société paysanne de Séville, il doit posséder un patrimoine diversifié, dont feront partie, outre les vignes, des terres céréalières, des oliveraies ou du bétail, tous ces biens étant indispensables pour lui assurer une position socio-économique aisée. C'est la raison pour laquelle la plupart des vigneron, c'est-à-dire ceux qui sont placés au niveau économique le plus bas, devront combiner le travail de la vigne avec d'autres activités afin d'atteindre un niveau de revenus susceptible d'assurer la survie de la cellule familiale. Il leur faudra travailler comme manouvriers dans les propriétés d'autrui ou avoir un métier dans d'autres

secteurs de la production. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer, dans les recensements, des propriétaires de une ou deux aranzadas de vigne recevant des qualifications professionnelles non agraires : menuisiers, cordonniers, forgerons, taverniers, notaires, etc. À cet égard, le cas le mieux étudié est celui d'Utrera, ville de la Campiña où abondent les artisans et les commerçants : 19 % des propriétaires de vignes y déclarent être des professionnels des secteurs secondaire ou tertiaire. Un habitant de cette ville, désigné comme tisserand, peut nous servir d'exemple. Il possède les biens suivants : quatre aranzadas de vignoble, quinze ruches, un âne et trois métiers à tisser ; dans la valeur fiscale de ces biens, les vignes supposent 80 % du total. Doit-on considérer qu'il s'agit là d'un tisserand-vigneron ou d'un vigneron-tisserand ?¹⁶.

Mais il est évident que, pour la plupart des petits vigneron de notre territoire, le seul moyen d'atteindre un niveau économique suffisant à l'entretien de leur famille était le travail saisonnier dans les propriétés d'autrui. L'étude du marché du travail de la campagne sévillane nous fournit les renseignements essentiels pour aborder cette question¹⁷. La forte implantation dans la zone rurale de moyennes et de grandes propriétés consacrées à la culture de l'olivier et des céréales génère une offre importante de travail temporaire ; un travail qui n'empêche pas le petit vigneron de s'occuper de son propre champ, le calendrier agricole lui permettant d'alterner ses activités. Aussi trouve-t-on souvent des petits viticulteurs embauchés pendant les mois d'hiver par les grands propriétaires pour labourer les oliveraies ; généralement, ils apportaient eux-mêmes l'équipement nécessaire, la plupart des vigneron possédant au moins un bœuf. Ils sont également engagés au

15 - Nous avons connaissance de quelques grands domaines viticoles de Cazalla appartenant à des membres de l'oligarchie de Séville.

Ils nécessitaient une telle quantité de main-d'œuvre qu'il fallait recourir à l'immigration saisonnière : y arrivaient des gens du sud de l'Estrémadure qui se chargeaient aussi bien de la taille que des vendanges. CARRIAZO (Juan Luis), « Un texto sobre la explotación de la viña en Cazalla a mediados del siglo XVI », *Archivo Hispalense* (sous presse).

16 - SALGADO (Francisco), *Utrera...*, *op. cit.*, et VILLALONGA (Juan Luis), *Organización*, *op. cit.*

17 - BORRERO (M.), « Los contratos de servicios agrarios y el mercado de trabajo en el campo sevillano bajomedieval », *Historia. Instituciones. Documentos* 14, 1987, p. 181-224.

18 - À noter que les femmes de ces paysans avaient, elles aussi, une participation importante dans la cueillette, aidant de la sorte, grâce à un travail également temporaire, à l'augmentation des revenus familiaux. Cf. M. BORRERO (M.), « El trabajo de la mujer en el mundo rural sevillano durante la Baja Edad Media », *Las mujeres medievales y su ámbito jurídico*, Madrid, 1983, p. 191-199 et « La mujer en la gestión de las explotaciones agrícolas. Diferentes grados de actuación en el ámbito rural de la Baja Edad Media sevillana », *El trabajo de las mujeres en la Edad Media hispana*. Madrid 1988, p. 69-82.

19 - Pour la cueillette des olives, la main-d'œuvre qui arrivait dans la zone d'Aljarafe provenait du comté de Niebla, de la Sierra de Aroche, de la Sierra de Constantina, d'Estémadura... (BORRERO (M.), « El trabajo de la mujer... », art. cit., p. 197-198). Les archives notariales des diverses villes de la Campiña nous révèlent que la moisson y était souvent faite par des faucheurs venant aussi de zones extérieures à l'aire

moment de la récolte des olives, aussi bien pour la cueillette que pour le transport ou le pressurage¹⁸. C'est justement à cette occasion que les petits propriétaires entrent en contact étroit avec des groupes sociaux opposés : avec les grands propriétaires qui font l'offre du travail saisonnier, d'une part ; de l'autre, avec ceux qui, n'ayant pas la possibilité d'accéder à la propriété de la terre, dépendent entièrement de ce marché du travail pour survivre – ils reçoivent la qualification socio-économique de « braceros » (manœuvres, journaliers). Voyons quelle est la nature de ces rapports.

Leurs relations avec les grands propriétaires, avec ceux qui dominent l'économie de la zone, sont plutôt harmonieuses. Les intérêts des deux groupes sont assez différents pour qu'il n'y ait pas de heurts entre eux ; ils ne sont pas en concurrence sur une même production agraire parce que la vigne n'est pas assez rentable pour les grands propriétaires. Qui plus est, dans certaines zones, telles que l'Aljarafe, ceux-ci sont intéressés à l'existence d'un groupe paysan stable, enraciné à la terre par la possession d'une petite parcelle et disposant même d'un certain équipement – araire et bœufs – susceptible d'être employé, à certains moments de l'année, dans les travaux requis par les grands domaines. D'où le fait qu'on voit souvent les grands propriétaires d'oliviers favoriser l'apparition de petits propriétaires par la concession de parcelles de vignes en régime emphytéotique.

La situation est pourtant quelque peu différente dans la zone de la Campiña. Comme nous l'avons vu, le nombre de petits vigneronniers y est moins élevé, ce qui s'explique, peut-être, par le fait que les baux emphytéotiques de parcelles de vignes n'y étaient pas trop habituels. Étant donné que les grands producteurs céréaliers pratiquaient un système

d'exploitation indirect, ils n'avaient pas avec le monde paysan les contacts directs qui étaient courants dans la zone de l'Aljarafe. De ce fait, ils n'ont pas senti le besoin de prêter leur appui à la petite propriété, d'où la diminution progressive du groupe des petits propriétaires viticoles et l'augmentation du nombre de braceros dans cette zone. En tout cas, les intérêts des grands propriétaires et ceux des petits vigneronniers existants n'entrent pas, ici non plus, en conflit.

Quant aux rapports des viticulteurs – spécialement de ces 70 % d'entre eux qui n'ont guère que leur parcelle de vigne – avec le groupe le plus démuné de la société rurale – les paysans sans terre –, notons que, contre toute attente, ils n'étaient pas concurrentiels. D'une part, parce qu'il y avait un certain nombre d'activités réservées aux petits vigneronniers : celles qui demandaient un équipement dont seuls disposaient les paysans d'un certain niveau économique (l'araire et les bœufs, comme nous l'avons dit) ; de l'autre, parce que l'offre de travail temporaire était si importante qu'elle dépassait de beaucoup la demande de la société rurale de la zone. Il existait une migration de manœuvres saisonniers aussi bien vers les zones où l'olivier était prédominant que vers les terres éminemment céréalières et vers les zones vinicoles par excellence – cas de Cazalla. Ces manœuvres pouvaient arriver aussi bien des contrées les plus déprimées de l'aire rurale de Séville, que de certaines zones extérieures à cette juridiction¹⁹.

Nous ne voudrions pas terminer cette communication sans toucher brièvement au milieu matériel de la vie quotidienne des vigneronniers.

Nous ne savons pas si la plupart d'entre eux possédaient une maison, car

ce bien, exempt d'impôts, ne figure pas dans les recensements. Le seul cas faisant exception à cette règle – le recensement de Cazalla de 1482 – nous révèle toutefois que 85 % des familles de cette ville possédaient leur propre maison. Nous sommes à même, en revanche, de dire quelque chose sur le mobilier de la maison paysanne. Les sources notariales (inventaires et lettres de dot), malgré quelques problèmes d'interprétation – les objets n'y sont pas décrits, mais seulement mentionnés –, nous fournissent des renseignements sur ce point²⁰.

Les meubles, peu nombreux, se caractérisent par leur simplicité et, surtout, par leur fonctionnalité : ils sont souvent susceptibles de divers emplois (bancs, bahuts...). Ce trait et l'apparition constante d'éléments pliants nous font supposer que les maisons n'avaient pas de divisions internes ; en fait, les inventaires des biens des petits viticulteurs ne font jamais allusion à l'existence de pièces différentes conformant les maisons, ce qui n'est pas le cas dans les inventaires sur les biens des personnes ayant un niveau économique plus élevé.

Aux quelques meubles s'ajoutent des éléments textiles qui, contribuant à une plus grande commodité, remplissent en même temps une fonction décorative : des coussins, des ciels de lit, des rideaux... Sont courants les tapis et les tapisseries ; rarement de laine, ils apparaissent à foison, par contre, lorsqu'ils sont faits de fibres plus humbles (en alfa, par exemple). Éventuellement, la décoration de ces éléments textiles égayaient de ses couleurs la maison paysanne ; teints ou brodés, le rouge et le vert y étaient dominants, suivis du jaune et du bleu. Quant aux vêtements, nous ne pouvons qu'en soupçonner la simplicité. Dans les inventaires et, surtout, dans les lettres de dot, apparaissent surtout des chemises et des chemises de nuit, ainsi

que, parmi les vêtements de dessus, des pièces pour sortir dans la rue : des capes, des châles, des pèlerines, des bonnets, des coiffes, etc.

La vaisselle était, elle aussi, pratique et simple. Seuls les ustensiles à faire cuire les aliments sur le feu apparaissent fréquemment dans nos sources ; d'autres éléments le font moins souvent. Il y a très peu de gobelets individuels et peu d'assiettes et de couverts, ce qui nous fait penser à des repas familiaux autour d'un seul récipient, le même où ils ont été préparés.

L'outillage agricole mérite une mention à part. La présence de certains outils comme la houe, le sarcloir, la hache ou la serpe est pratiquement obligée ; ils sont tous indispensables dans les travaux demandés par la culture principale de ces paysans, par la vigne. Mais, de plus, on trouve avec une certaine fréquence dans ces maisons paysannes un araire et le harnais des bêtes de trait, surtout des boeufs : des jougs, de labour ou de transport, avec des sangles en chanvre et des frontails en alfa. C'est là un outillage qui, étant donné le genre de propriété foncière que ces paysans possèdent – une parcelle de vigne –, ne pouvait leur servir, comme nous l'avons signalé, qu'à l'obtention de contrats de travail salarié plus avantageux. Soulignons enfin l'abondance de sparteries de chanvre, d'alfa ou de palmes, utilisées dans les divers travaux de récolte, dans le transport ou simplement dans la conservation de certains produits.

S'il fallait mettre en relief un trait de l'environnement matériel de ces paysans, nous choisirions la sobriété. Les maisons ne disposaient que des éléments indispensables, toujours adaptables à la structure du bâtiment : des tables et des chaises pliantes et des lits démontables. Seul l'élément textile pouvait y ajouter

juridictionnelle de Séville.

20 - BORRERO (M.), « El ajuar de la casa campesina sevillana a fines de la Edad Media », *Actas del II coloquio de historia medieval andaluza. Le sociedad medieval andaluza : grupos no privilegiados*. Jaén 1984, p. 211-223.

une note de couleur et un peu de confort.

On peut facilement déduire de tout ce que nous avons dit jusqu'ici sur les vigneron et leur monde que ceux-ci constituent un groupe humain non seulement important, mais fondamental dans la société rurale de l'occident andalou. Cette région avait atteint, à la fin du Moyen Âge, un niveau de développement considérable ; on peut même affirmer qu'elle était parvenue au plus haut degré de développement permis par le cadre médiéval tardif. C'était une vaste zone rurale où, après deux siècles de transformations profondes, il existait un équilibre de forces qui a favorisé son essor économique et a donné lieu à une situation de paix sociale. Le rôle des vigneron dans la construction et le maintien de cette réalité sociale est essentiel. Ce sont eux, en tant que groupe le plus nombreux de la population rurale, et grâce à leur condition de propriétaires – quoique pas toujours pleinement indépendants au point de vue économique –, qui se trouvent à la base de la stabilité du monde rural andalou du Bas Moyen Âge.